



ALPES LÀ! S'il assume pleinement ses missions patrimoniales, le Musée dauphinois reste ouvert aux auteurs contemporains, pour peu qu'ils s'intéressent à ses domaines de prédilection : la montagne et les gens ! Jusqu'au 23 octobre 2017, deux photographes sont exposés. Deux créateurs en tous points différents. Il ne s'agit pas pour autant d'une confrontation. Emmanuel Breteau livre les témoignages d'une longue fréquentation du Trièves. Éric Bourret arpente les massifs de l'Isère, à la demande du musée, et compose des images vibrantes. Deux démarches qui confluent vers une appréhension renouvelée des Alpes. Que *L'Alpe* se devait donc de proposer à ses lecteurs.

Exposition

Le Trièves d'Emmanuel Breteau

Une montagne humaine... Ses photographies en noir et blanc subliment la relation des hommes à la nature: point de ces agressions colorées qui hantent les amateurs de paysages et de panoramas. Un regard sur ce petit territoire situé au sud de l'Isère que le photographe veut faire partager.

On ne sait plus quels caractères originaux sont invoqués pour caractériser cette « humanité » qui serait propre au Trièves. Est-ce son paysage encore très travaillé ? Ce patrimoine rural relativement préservé ? Est-ce l'absence de grandes infrastructures touristiques ? Une sociabilité originale, sur ce terrain où a longtemps pesé la fracture religieuse entre protestants et catholiques ? Ou encore une méridionalité alpine que trahirait son ancienne appartenance à l'aire occitanophone ?

Emmanuel Breteau, qui n'est pas inconnu des lecteurs de *L'Alpe* (voir le portfolio que nous lui avons consacré dans notre numéro 62), s'est attaché à cette montagne et à la communauté qui l'occupe. Il les a regardées vivre ensemble durant vingt ans, s'installant à demeure sur le territoire. C'est donc bien du tournant de siècle, au cœur de ce « cloître de montagnes » (selon l'expression de Jean Giono, qui y fit de longs séjours et l'utilisa pour décor de plusieurs de ses romans, dont le mystérieux *Roi sans divertissement*), que témoignent ces photographies.

Et l'on ne s'étonnera pas de voir vivre (et non survivre, comme on l'imagine trop souvent) cette

campagne à près de 1000 mètres d'altitude, au prix de quelques équilibres, souvent précaires, entre la modernité et la sociabilité traditionnelle, entre l'activité professionnelle à la ville et le retour quotidien aux champs, entre néo-ruraux et habitants de souche, etc.

Plus fréquemment, on verra se manifester une solidarité autour de la défense du territoire et de ses particularités, surtout culturelles. Un festival de rue, une radio locale, un musée, un centre d'écologie appliquée, etc., viennent affirmer et conforter ce qui, pour beaucoup, semble bien être un choix de vie autant qu'un simple cadre de vie. Tout a donc changé, en vingt ans, pour que rien ne change. Ici comme en tant de lieux.

Les portraits d'Emmanuel Breteau sont à son image, chaleureux et étonnamment naturels jusque dans la pose. En ethnographe, il a par ailleurs recueilli et transcrit dans l'ouvrage qui vient de paraître pour accompagner son exposition, nombre de récits de vie, craignant sans doute que la photographie ne suffise pas pour rendre compte de cette humanité particulière. À l'inverse, les paysages sont plus rudes, quelque peu dramatiques, et la neige semble souvent utilisée pour suggérer une tension indéfinissable. Les uns et les autres s'accordent pourtant, livrant une vision rassurante de l'évolution (et du devenir) de la montagne, dès lors qu'elle est humainement habitée! ❖

JEAN GUIBAL

Sophie Leroy,
paysanne boulangère
à Saint-Jean-d'Hérans.
Décembre 2015.

À lire • Emmanuel Breteau, Trièves. Tournant de siècle,
Arnaud Bizalion éditeur, 208 pages, 30 €.



Famille Farçat, trois générations d'agriculteurs, à Boiras, hameau de Mens. Entretien du 13 janvier 2016.

Joël (le grand-père) : « Dans les fermes de notre enfance, nos parents travaillaient avec les chevaux. Il y avait très peu de surface, bien moins de bêtes et point de confort. L'eau est arrivée à l'évier en 1960 et on s'éclairait avec un bout de lampe de 20 watts. À table, on n'y voyait rien. Les WC, c'était comme ceux d'aujourd'hui à la grande mode : les toilettes sèches... Une cabane en bois au bout du jardin ! (...) Nous on était partis dans le nouveau système et à 18 ans, je suis allé au Crédit agricole pour obtenir un emprunt pour acheter un tracteur. Et deux nouveaux emprunts en 1976 pour la villa et en 1986 pour construire un bâtiment agricole. Mon père en a fait une dépression. (...) Quand les jeunes se sont installés, on aurait peut-être dû faire autrement, plus petit, transformer et vendre en direct, l'un à la ferme et l'autre au marché. Mais faire du fromage ou découper de la viande, c'est un autre métier, puis faut aimer vendre. Aussi, si tous les paysans se mettent à faire du local, on n'aura pas assez d'acheteurs sur le Trièves. Ce n'est possible qu'avec une grosse ville à proximité. Celui qui transforme, il peut vivre avec vingt vaches, mais il ne faut pas non plus tomber avec quatre chèvres et dix brebis ou seulement trois vaches comme l'imaginent certains farfelus. Ou alors il faut être écolo à fond, savoir se passer du confort moderne et ne manger que ce que l'on produit. Il faudrait presque revenir au mode de vie de nos parents. »

Alexis (le petit-fils) : « Moi j'ai 8 ans. Quand je rentre de l'école, je goûte et je vais aux vaches. J'aide à faire les parcs et à la traite. En ce moment, on a cent vingt et une vaches à traire. J'aide aussi Mamie à l'ordinateur pour trouver la fiche d'une vache, voir quand elle a vêlé, s'il faut mettre le lait de côté pour donner à son veau. »

« Quand je serai grand, j'aimerais bien m'installer sur le GAEC. J'aime bien les vaches, mais j'aimerais bien aussi m'installer avec des moutons ou des poules, on verra ! »

Page de droite : fête du Bourras, à Mens. Août 1997.





Faith May Louise Nelson, horticultrice à Prébois.
Entretien du 7 juillet 2016.

«J'ai 52 ans et j'ai grandi à Shillingstone dans le sud-ouest de l'Angleterre. Mon père avait un grand jardin et il m'apprenait le nom des plantes en latin. Il m'a transmis sa passion, et plus tard j'ai étudié l'horticulture et la botanique. Je suis arrivée en France en 1995 pour travailler au centre écologique Terre vivante. Je quittais le Royal Botanic Garden d'Edimbourg où j'étais responsable de la pépinière de plantes tempérées. C'est un jardin énorme avec deux cent cinquante salariés et un million de visiteurs par an. Quand j'ai répondu à l'annonce de Terre vivante, je ne connaissais pas les Alpes. Je suis arrivée à Mens en janvier. Il faisait très froid et il y avait presque un mètre de neige. Je n'avais jamais vu ça ! Le jardin était sous la neige, mais je me suis dit : «Pourquoi pas ? Ça pourrait être intéressant.» J'aimais bien le côté sauvage du Trièves. Ouais, magnifique ! Toutes les montagnes, le paysage et très peu de gens. Je crois que je suis tombée amoureuse de la région en trois jours. Je n'en revenais pas de voir tant de petites fermes et les marchés. D'où je viens, dans mon village qui est de la taille de Mens, on n'a plus une boutique et tout autour on a des supermarchés ouverts 24 heures sur 24. À Mens, il y a de la vie, avec beaucoup de commerces ! (...) C'est une longue histoire avec Terre vivante. J'ai été licenciée économique en 1996. Je suis partie en Espagne, à Ibiza, dans une petite ferme de jardinage bio. Mais il faisait trop chaud pour moi ! J'ai été réembauchée à Terre vivante au printemps 1998 et je suis restée jusqu'en 2004. Après, je suis rentrée travailler en Écosse pour finalement revenir dans le Trièves en 2006. J'ai l'impression qu'il y a eu une petite vague de jeunes qui sont arrivés et ça fait vivre le pays. Ils ont beaucoup de projets, beaucoup d'idées et ils créent des petites entreprises. Il y a des gens qui construisent leur maison avec des matériaux écologiques et on a maintenant autour de 20 % de surface agricole en bio, alors que la moyenne en France c'est 3 ou 4 %. C'est peut-être Terre vivante qui a participé à installer un pôle écologique?»

Agostino Longo, agriculteur retraité, à Mens.
Entretien du 26 juin 2007.

«Je suis né en Italie le 21 janvier 1927, à Cittanova dans la province de Reggio Calabria où j'ai vécu jusqu'à 30 ans. Ma vie a été dure, et aujourd'hui à plus de 80 ans, je me souviens des événements comme s'ils avaient eu lieu hier. (...) Depuis, je suis retourné plusieurs fois en Calabre. Là-bas je suis reçu comme un prince. Des fois mes cousins me regardent bizarrement et me disent : «On ne comprend rien à ce que tu dis », et là je me rends compte que je viens de leur parler en français. Quand je suis là-bas il me faut au moins 8 jours pour remettre en place ma langue maternelle. Je me sens fier en Italie, mais je me sens Français. J'aime beaucoup l'Italie, bien entendu, mais j'aime encore plus la France qui m'a accueilli et c'est ici que j'ai prospéré. Ma fille Conchettine Perli a écrit un livre sur ma vie.»

« Un jour, j'ai vu un beau petit accordéon dans une vitrine. J'ai hésité car il était cher et je ne savais pas en jouer. Finalement je l'ai acheté et j'ai appris quelques airs calabrais. »

En double-page suivante : Angelo Longo, éleveur transhumant, croise le troupeau de la famille Plançon de retour d'alpage. Châtel-en-Trièves. Octobre 2012.

